

## LA MEDECINE DES ECUYERS, A TRAVERS LES ECRITS DE MARKHAM ET DE SOLLEYSSEL

par Christophe Degueurce et Bruno Richoux\*\*

**Sommaire :** analyse des œuvres de Jacques de Solleyesel ( 1617-1780 ) et de Gervaise Markham ( 1568 -1637), puis comparaisons raisonnées de la théorie des humeurs selon chacun de ces deux écuyers et de leurs démarches cliniques respectives.

**Mots clés :** *Ecuyers - Histoire - Markham - Médecine vétérinaire - Solleyesel*

**Title:** Horse medicine in the 18<sup>th</sup> century, through the writings of Markham and Solleyesel

**Content:** an analysis of the works of Jacques de Solleyesel (1617-1780) and of Gervase Markham (1568-1637), followed by well-thought-out comparisons of the theory of humours according to each of these two horsemen and of their respective clinical processes.

**Key words :** *Horsemen - History - Markham - Solleyesel - Veterinary medicine*

Les années qui suivirent la création de l'enseignement vétérinaire par Claude Bourgelat ont été abondamment décrites et sont bien connues des professionnels. Nous sommes en revanche moins sensibilisés à ce que fut la médecine vétérinaire alors qu'elle faisait encore partie intégrante de la maréchalerie. L'objectif de cet exposé est d'envisager les théories médicales développées par les écuyers du XVII<sup>e</sup> siècle, premiers théoriciens de ce qui allait devenir la médecine vétérinaire. Pour se faire, nous prendrons comme témoins les deux principaux auteurs de ce siècle : le français Jacques de Solleyesel qui publia *Le parfait mareschal* en 1664, et l'anglais Markham, auteur du *Markhams Maisterpeece* publié en 1610 et dont nous avons étudié la traduction française de 1666. Ces deux premiers traités vétérinaires eurent un impact considérable et connurent de nombreuses éditions.

Nous envisagerons d'abord quelques éléments de biographie des auteurs, puis nous verrons quelles étaient les théories médicales développées et leur implication pour le traitement.

---

*Docteurs vétérinaires, Musée Fragonard, Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort, 7 avenue du Général-de-Gaulle - 94704 Maisons-Alfort cedex. Communication présentée le 19 octobre 2002.*

## LES AUTEURS

### Jacques de Solleysel (1617-1680)

D'après Lemarchand (1986), qui a écrit une thèse très documentée sur Jacques de Solleysel, dont nous avons emprunté quelques passages, Vital de Solleysel, le grand-père de Jacques était marchand à Saint-Etienne, avant l'industrialisation de la région du Forez. Il devait habiter, vers la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle le Clapier, une petite localité proche de Saint-Etienne.

L'aîné des quatre enfants de Vital de Solleysel, Mathieu, devint Capitaine des gendarmes écossais du Roi. Jacques, le cadet de Vital, naquit en 1617. C'est probablement vers l'âge de 18 ans, suivant son inclination pour le manège, qu'il partit pour Paris. Le manège de Pluvinel se trouvait alors dans le Faubourg Saint-Honoré, à côté de la Grande Ecurie du Roi. C'est là que Solleysel reçut l'enseignement d'un des plus illustres écuyers français : Menou de Charnizay.

Cet enseignement lui fut certainement profitable car Charles Perrault de l'Académie Française décrit Solleysel dans son œuvre sur *les hommes illustres qui ont paru en France pendant le 17<sup>ème</sup> siècle*, comme une personne ayant beaucoup de goût pour les sciences et pour les arts, connaissant la musique et peignant agréablement. La suite des événements prouva qu'il su en outre retirer de l'humanisme, une ouverture d'esprit peu commune, et du rationalisme, un formidable outil de travail (Lemarchand, 1986).

En 1642, la délégation française en Westphalie rassembla des diplomates, qui bénéficiaient de tous les égards et privilèges dus à leur rang et à leur fonction. Ils furent accompagnés de leurs proches, et de diverses personnes attachées à leur service. Ils jouirent d'un confort décent, en une agréable compagnie, et disposèrent d'une totale liberté d'esprit pour se consacrer à leur mission. Jacques de Solleysel y prit part en tant qu'écuyer de Claude de Mesme, Comte d'Avaux. Il découvrit ainsi l'Allemagne et pu rencontrer les médecins des maladies des chevaux, "*qui sont là aussi fréquents que le sont en France les médecins des hommes.*". Dans la préface de la première édition du *Parfait Maréchal* (Solleysel 1664) indiquait : "*J'avoue que j'ai beaucoup profité dans la fréquentation des habiles de ce pays là, et que pour la meilleure partie de ce que je sais et des remèdes que je vous propose dans ce livre, je les ai appris en Allemagne.*"

En 1642, Jacques de Solleysel avait 25 ans. Il était marié avec Charlotte Daveyne et avait un enfant, qui se prénomma François. Il ne revint d'Allemagne qu'en 1648. Il partit donc à l'âge de 25 ans en Allemagne, pour un voyage qui dura 6 ans, laissant femme et enfant. Tout ceci signe une force de caractère, une faculté d'adaptation et un esprit assez aventureux.

A son retour d'Allemagne, Solleysel, âgé de 31 ans et doté d'une solide formation décida de mettre au service des autres son savoir équestre par le biais du manège, puis son savoir médical par un livre. Les gentilshommes qu'il reçut chez lui devinrent d'excellents écuyers et lui furent reconnaissants de son enseignement de qualité. D'après Lemarchand (1986), Santucci écrivait

que, parmi ceux-ci se trouvaient en 1649, Bernardi. C'est à cette époque, que sa carrière enseignante connut son plein essor. Selon Perrault :

*"Monsieur Bernardi, qui s'est fort distingué dans sa profession et qui connaît le mérite de Monsieur de Solleysel, lui manda qu'il venait d'établir une académie à Paris et le pria de le venir aider. Il y vint, et l'on sait en quelle réputation il mit cette école d'adresse et de vertu".*

D'après Repiquet (1890), Bernardi lui demanda de venir à Paris entre 1653 et 1658. C'est ainsi que Solleysel, répondant à l'invitation de son élève, dirigea une des écoles d'équitation les mieux achalandées de Paris, l'Académie Bernardi, située près de l'Hôtel de Condé (actuel théâtre de l'Odéon). Elle était reconnue dans toute l'Europe et Sir William Hope, qui fut son élève pendant deux années, vanta l'aisance de son accueil, le charme de sa conversation, la franchise de son discours : *"Il se livre sans réserve et répond à toutes les questions ; il est acquis aux idées modernes et libre de toute superstition"*.

La rencontre avec William Cavendish, duc de Newcastle, fut un tournant dans la vie de Solleysel. Celui qui allait devenir un ami resta trois ans à Paris, où il développa l'art du manège. Newcastle s'installa ensuite à Anvers, où il resta jusqu'en 1660, terme de son exil. Après son passage à Paris, Smith a rapporté que le duc maintint pendant tout le reste de sa vie une correspondance avec Solleysel. Cette correspondance fut même à l'origine d'une étroite collaboration. Perrault nous apprend que :

*"Environ 20 ou 25 ans avant sa mort (c'est-à-dire entre 1665 et 1660), il (Solleysel) quitta l'ancienne méthode de dresser les chevaux qu'il avait pratiquée jusqu'alors, pour prendre celle du Duc de Neufcastel, l'ayant reconnue plus courte et plus générale ; parce que suivant cette méthode il n'y a point de cheval qui ne soit capable d'être dressé au Manège, et que par l'ancienne méthode beaucoup d'excellents chevaux n'y peuvent être dressés"*.

Assurément les deux amis communiquaient de façon très régulière et se faisaient mutuellement part de leurs expériences, opinions et observations.

En 1658, Newcastle publia sa *Méthode et invention Nouvelle de dresser les chevaux*. En 1672, un second livre fut traduit et publié en Français. Le duc en envoya un exemplaire à son ami, qui le remercia mais critiqua sévèrement le manque d'exactitude et de clarté de la traduction et finalement retraduisit l'œuvre.

En 1664, parut l'ouvrage de Solleysel. En 1696, *le Parfait Maréchal* avait déjà connu 7 éditions françaises, une édition franco-allemande, et une traduction anglaise par l'ancien élève de Solleysel, Sir William Hope. Au total, le Général Mennessier de la Lance (1917) mentionne plus de 30 éditions dont la dernière connue date de 1782. Les dernières années de sa vie furent fécondes. Il remania de nombreuses fois son *Parfait maréchal*, et publia en 1677, la traduction du livre de Newcastle.

Il s'éteignit le 31 janvier 1680. D'après Mennessier de la Lance (1917), il mourut subitement d'apoplexie. Reprenons l'éloge de Santucci.

*"Lorsqu'il mourut subitement dans son académie en 1680, âgé de 63 ans, notre profession venait de perdre son premier maître."*

### **Gervase Markham (1568-1637)**

D'après Smith (1918), Gervase Markham était le troisième fils de Robert Markham de Cotham, chevalier du Comté de Nottingham en 1571, Haut Shérif en 1571 et en 1583. C'était un homme de confiance de la reine Elisabeth.

Nous ne disposons pas de renseignements très précis concernant la biographie de Gervase Markham. On dit qu'il avait une excellente mémoire et était très observateur. Il parlait de nombreuses langues : Latin, Italien, Français, Espagnol, et Hollandais. Dans une de ses préfaces, il disait connaître quelque chose sur la plupart des sciences. A toutes ces qualités, il faut ajouter une grande capacité de travail dans différents domaines : poésie, tragédie, romance, agriculture, équitation, médecine animale, instruction militaire, chasse, fauconnerie, volaille, pêche, et tir à l'arc.

Il semble avoir étudié l'agriculture durant sa jeunesse, et qu'il aurait toujours souhaité améliorer les races des chevaux anglais. Markham entraîna un des premiers chevaux arabes introduits sur le territoire anglais. Après avoir terminé son éducation, il fut employé ou employa son temps à l'équitation. Il devint l'élève de Master Thomas Story de Greenwich, lequel semblait en relation avec la cour qui résidait à Greenwich à cette époque. C'est ici que Markham eut l'opportunité de voir des cavaliers italiens vers 1593. Il vit certainement à plusieurs reprises Propero et rencontra aussi le célèbre écuyer Sir Robert Alexander.

Il eut une carrière militaire où il obtint le grade de capitaine. Après 1600, il vécut exclusivement de ses écrits. D'ailleurs, c'est à partir de cette période qu'il intensifia la publication de ses œuvres concernant la poésie, la tragédie, l'agriculture, la médecine, et la vie militaire. Il semble avoir écrit au moins une trentaine d'œuvres, dont les plus connues sont *Cavalerice* (1607) et surtout son *Markhams Maisterpeece*, publié en 1610, dont nous étudierons la traduction française par Foubert parue en 1666 sous le titre *Le Nouveau et savant Maréchal* (Markham 1666).

L'œuvre de Markham est très controversée. D'après Smith, Markham n'a jamais écrit quoi que ce soit sans plagier quelqu'un. L'ensemble de son œuvre semble être le fruit de ponctions. Il faisait également parfois éditer un même livre sous des titres différents afin que cela lui rapporte plus. Enfin il a recopié un certain nombre d'ouvrages ou de traductions en s'attribuant la primeur de ces publications. Toutefois ses ouvrages eurent un succès considérable et sont révélateurs des pratiques du XVII<sup>ème</sup> siècle. Gervase Markham mourut le 3 février 1637.

La médecine pratiquée par ces deux auteurs était inspirée par la théorie des humeurs des anciens, couramment enseignée par les facultés médicales humaines.

**LA MEDECINE DES ECUYERS**

**La théorie des humeurs**

La pensée hippocratique décrivait le corps humain comme un assemblage de liquides (les humeurs) et de solides (os, membranes, parois des vaisseaux, chair).

- **Les humeurs**

Les humeurs étaient au nombre de quatre, comme les éléments qui constituent l'univers (eau, feu, air et terre) et se côtoyaient en une sorte d'équilibre ("*crase*"). Il s'agissait donc d'un véritable principe philosophique, celui du Macrocosme, l'univers, lié au Microcosme, l'animal. Les quatre humeurs corporelles, substances biologiques et bien réelles, étaient en relation avec les quatre éléments de l'univers par l'intermédiaire de leur qualité. L'eau était réputée froide et humide, la terre froide et sèche, le feu chaud et sec et l'air chaud et humide. Ces quatre humeurs avaient un support anatomique. Il s'agissait de :

*La bile jaune* que l'on voyait dans les vomissements, ou en fin d'évolution des hématomes. Elle était chaude et sèche (mêmes qualités que le feu),

*L'atrabile ou bile noire*, considérée comme la lie du sang, visible à la coupe de la rate, était froide et sèche (même qualités que la terre),

*Le sang*, évident lors de toute effraction cutanée, était chaud et humide (même qualités que l'air),

*La pituite* que l'on retrouvait dans le liquide cérébro-spinal, mais aussi dans le liquide synovial, ce qui faisait dire à Markham, "*la pituite donne le mouvement par l'intermédiaire des jointures*", était froide et humide (même qualités que l'eau).

Selon qu'une humeur l'emportait sur l'autre, le cheval pouvait être de tempérament sanguin, flegmatique (pituiteux), bilieux ou mélancolique (atrabilaire). Ce tempérament était conditionné par l'animal et son environnement; c'était un ensemble d'événements ou de caractères typant l'individu. Il pouvait varier d'un moment à l'autre, avec l'alimentation, le climat ... et influait sur la couleur de l'animal.

A titre d'exemple, Solleysel écrivait : "*Le cheval auquel la pituite domine s'appelle le cheval flegmatique, et est la plupart du temps de couleur de lait, blanchâtre et par conséquent tardif, stupide et pesant*". De la même façon, le cheval bai était sanguin, le gris atrabilaire et l'alezan bilieux.

- **Les parties, les facultés, les actions et les esprits**

Les choses, déjà compliquées, étaient rendues encore plus ardues par la conception des parties, facultés, actions et esprits.

*Les parties* étaient une ébauche de classification anatomique et fonctionnelle. Elles étaient séparées en *parties similaires*, telles que leur séparation produisait des formations similaires, et les *parties instrumentales*, complexes et fondamentales pour le fonctionnement de l'organisme. Markham en distinguait quatre :

" - le cerveau, le cœur et le foie qui assurent la conservation du corps, les mouvements et la nourriture du corps,  
- les testicules qui assurent la conservation et la propagation de l'espèce".

**Les facultés**, ou puissances, étaient des capacités exprimées par l'individu. Elles présidaient au fonctionnement de l'organisme. Stimulées par les esprits, elles conduisaient aux actions. Elles étaient au nombre de trois :

*"La faculté animale réside dans le cerveau. En utilisant les nerfs, elle distribue le sentiment, le mouvement à toutes les parties du corps, par l'entremise des esprits qu'elle envoie de tous côtés, La faculté vitale siège dans le cœur. Elle entretient la vie et la vigueur de toute chose. Par les artères, elle donne dans tout le corps cet esprit vital et subtil qui donne la vivacité et la promptitude à toute la masse. Le cœur est la source principale de la chaleur naturelle et le vrai foyer de la vie.*

*La faculté naturelle siège dans le foie. Elle fournit la nourriture au corps qu'il envoie dans les veines répandues dans toutes les parties".*

**Les actions** étaient issues des principes philosophiques de Platon qui voyait trois étages à l'âme (Bouvenot et Delbois 1980). Leur définition est complexe. Selon Markham, les actions de la puissance naturelle permettaient d'engendrer, de croître, de nourrir, d'avoir de l'appétit ... Le maréchal devait les connaître pour savoir quand le cheval était dans son état naturel ou qu'elle partie était blessée.

**Les esprits** représentaient l'intermédiaire entre la faculté et l'action. C'était sensé être une vapeur invisible capable d'engendrer une action à distance. C'est dans cette optique que Markham écrivait :

*"C'est cette substance pure et acrée qui s'engendre de la plus pure partie du sang par le moyen de laquelle la vertu des parties principales peut communiquer aux parties les plus éloignées pour les aider dans leurs fonctions".*

*"Il y en a de deux sortes :*

*- L'esprit vital est engendré dans les ventricules du cœur desquels il se porte aux parties étant le premier sujet de la chaleur naturelle. Il est le produit de la plus subtile partie du sang et de l'air attiré dans les poumons.*

*- L'esprit animal est celui qui donne aux parties le pouvoir de sentir et de se mouvoir. Il siège dans le cerveau duquel il est distribué aux nerfs à toutes les autres parties du corps ; il est engendré de l'esprit vital qui reçoit une plus grande perfection et en partie de l'air attiré par le nez."*

Les *esprits naturels* qui venaient du foie ; le cœur les transformait en "*esprit vitaux*" qui parvenaient au cerveau où ils étaient transformés en "*esprits animaux*".

### **Maladie et démarche clinique**

Le déséquilibre, par abondance ou diminution de l'une ou de plusieurs de ces humeurs, engendrait la maladie (ou "*dyscrasie*"). En cas de dyscrasie, l'équilibre était supposé avoir une tendance naturelle à se rétablir. L'humeur crue subissait la "*coction*" qui la rendait favorable à son expulsion, était éliminée ce qui amenait ainsi la guérison. Si la coction ne se faisait pas, c'était la



mort; L'effort d'expulsion, la "*crise*" avait lieu à des jours fixes et provoquait une apparente aggravation de la maladie. Les humeurs nocives s'évacuaient pas la sueur, l'urine, les selles, les vomissements ... Lorsque l'élimination n'avait pas eu lieu, un "*dépôt*" se produisait en un point quelconque du corps créant abcès, arthrites ou gangrènes.

*L'intempérie* était jugée simple quand une seule humeur prédominait : la "*jaunisse*", "*l'éblouissement* ». C'était une maladie réputée dangereuse et rapidement mortelle. *L'intempérie* était considérée comme composée quand plusieurs humeurs intervenaient. C'était une maladie réputée longue et "*consommant le cheval par degré*".

A ces intempéries étaient associées :

- la mauvaise conformation, représentée par les anomalies congénitales,
- la solution de continuité, comme plaies, contusions, fractures et fissures.

*L'environnement* conditionnait la maladie. Ainsi un individu vivant dans un climat chaud et sec serait soumis à des maladies et un tempérament bilieux. De la même manière, une nourriture froide et humide favorisait l'apparition de maladies dites pituiteuses. Le raisonnement sur ces principes pouvait relever de la haute voltige intellectuelle. A titre d'exemple, Solleysel dissertait sur l'influence du climat sur l'apparition de la "*pousse*" : "*L'origine de la maladie est presque toujours froide, puisque ce sont fort souvent des flegmes visqueux et pesants qui bouchent les conduits non seulement des veines, mais encore de la respiration : que si nous voyons au-dehors de la chaleur, il en est de même que de l'eau qui est échauffée par le feu, laquelle pourtant est toujours de nature froide. Et sa chaleur n'est que par accident que le feu lui a communiqué. Il en est de même de ces flegmes qui froids de leur nature, sont échauffés par la nourriture, qui fait fermenter et bouillir les humeurs, et donne au dehors des signes de chaleur, quoique véritablement ils soient froids*" (Richoux 1999).

*L'anamnèse* , au sens large, était fondamentale comme on peut l'imaginer. Outre la description de la survenue de la maladie, l'hippiatre devait analyser l'interaction du climat, de la nourriture, des phases de la lune sur une le tempérament de l'animal.

*Les symptômes* étaient décrits, assez modestement chez Solleysel, de façon approfondie chez Markham. Les coliques sont un bon exemple du degré de précision de la classification utilisée. Solleysel décrivait sept espèces de "*tranchées*" :

- les coliques par surcharge alimentaire,
- les coliques "*venteuses*" liées au tic,
- l'arrêt du transit,
- les coliques vermineuses, liées aux "*bots*" (oxyures), "*tronchots*" (gastérophiles) et autres spécimens,
- les coliques par rétention urinaire, liée aux calculs,
- la "*tranchée rouge*" marquée par un méléna,
- le "*gras fondure*" ou colique de stase.

*Le diagnostic différentiel* : Solleysel y attachait peu d'importance. L'expérience, selon lui, primait sur "*les beaux discours*".

Markham s'intéressait en revanche beaucoup à cette étape : par exemple dans "*De l'anticorps, ou de la maladie du cœur*", il évoquait : "*Les ignorants prennent cette maladie pour la jaunisse, ou pour les étourdissements et vertiges.*

*Différence : aucune couleur jaune ni sur le dedans des lèvres, ni sur le blanc des yeux, cela ne peut pas être la jaunisse.*

*Pas d'enflure à l'entour des yeux et pas de tournoiement de tête, ce n'est donc pas un étourdissement ou vertige."*

**La prévention** consistait le plus souvent à éviter des maladies contagieuses. Pour cela, on "*éloigne les chevaux de celui qui est malade et qu'ils ne respirent pas l'air vicié*".

De même, Solleysel, novateur en regard de ces problèmes de contagion, utilisait une sorte de désinfection des locaux :

*"Quand ce mal vient de l'air et que votre écurie est infectée, il faut avoir soin de retirer promptement le reste de vos chevaux et de ne les y pas remettre sans la parfumer avec égales parties de soufre, de salpêtre et le double d'antimoine et de la pois : on peut, si on veut, prendre un fagot de genièvre tout vert, le faire brûler dans l'écurie. Les portes et les fenêtres closes, ce sera un très bon parfum : il faut blanchir les murailles, laver les crèches et bien nettoyer tout "*

Le principe de cette fumigation consistait à faire brûler des végétaux secs, qui libéraient une odeur propre à "*éloigner les esprits*".

**Les traitements** proposés étaient fondés sur les principes suivants :

- combattre une maladie par l'élément opposé à sa nature : une maladie de nature froide était forcément combattue par la chaleur,

- évacuer les mauvaises humeurs par l'intermédiaire de la saignée, considérée comme un remède souverain, des purgatifs, des lavements et clystères et les abcès de fixation,

- modifier les qualités des humeurs, comme par exemple leur acidité ou leur "*acrimonie*" par l'intermédiaire de l'administration de substances thérapeutiques. Ces substances étaient données dans des boissons, dans des bols alimentaires, des pilules, le billot (gros mors en bois chargé de médicament) ...

- libérer les obstructions des canaux ou des organes responsables de l'accumulation localisée d'humeur, par l'intermédiaire des lavements et des purgatifs.

Ainsi dans le cas de la "*pousse*", Solleysel pensait que la maladie tenait son origine du froid. Sachant qu'il faut toujours combattre la cause par son contraire, il indiquait : "*Par ce raisonnement, si on rafraîchit simplement le poumon, on ne va pas à la cause, qui est l'obstruction des vaisseaux, laquelle il faut combattre, et ce ne sera jamais par des remèdes rafraîchissants ; mais par des incisifs et atténuant accompagnés de cordiaux, sans lesquels ils n'auront point d'action ni de vertu comme l'expérience le fera connaître*".

Hormis la saignée, il n'y avait aucune effraction cutanée. Tout ce passait comme si on voulait laver l'organisme ou faire pénétrer quelque chose dans le milieu intérieur. Pour cela, on réalisait des clystères, lavements, sternutoires. Dans les traitements curatifs, les deux auteurs utilisaient volontiers des traitements symptomatiques parfois même poussés à l'extrême comme le faisait Markham, à propos d'un cheval atteint de "*léthargie*" : "*le faire veiller malgré lui, en faisant du bruit, lui faisant peur* ».

**La saignée** était recommandée au début des maladies aiguës. Les raisons de saigner étaient de:

1. combattre "*la plénitude*", lorsque les vaisseaux contenaient une quantité de sang beaucoup trop importante
2. rafraîchir le sang "*échauffé*". En effet, la chaleur excessive du sang le faisait pétiller, aussi la saignée le "*rafraîchissait*" et apaisait son "*bouillonnement*"
3. évacuer les "*humeurs corrompues*" des veines. Ces humeurs altérées ne pouvaient produire que de mauvais effets
4. fluidifier le sang en le mettant en contact avec l'air
5. détourner le cours du sang qui coulait en trop grande abondance d'un organe à l'autre.
6. soulager une partie qui se trouvait "*chargée*" de sang.

Selon Markham, il fallait aussi prendre certains signes en considération, indiquant la nécessité d'une saignée : "*Yeux rouges, veines enflées plus qu'à l'ordinaire, démangeaison à l'entour des crins et de la queue, chute du poil, parfois pelade à l'entour des racines des oreilles, urine rouge haute en couleur, matière noire et dure.*"

Le choix du moment opportun prenait en considération des paramètres aussi variés que le tempérament de l'animal, l'humeur supposée en excès, la saison, l'heure ...

Le sang recueilli était soigneusement étudié dans l'écuelle. Les éléments principalement pris en considération étaient le temps de coagulation, l'aspect du sérum, la couleur du sang et son aspect gustatif.

**Les médicaments** destinés à évacuer les humeurs et à « *déboucher les canaux* » regroupaient différentes classes.

- les purgatifs étaient des médicaments qui, étant pris par la bouche, avaient la faculté de faire sortir les humeurs qu'il rencontre par les voies digestives. Un purgatif pouvait être spécifique d'une humeur. L'animal devait être purgé au déclin de la lune, un jour où elle était sous un signe d'eau, en dehors des équinoxes et des solstices et aussi en fonction de certaines caractéristiques astrologiques.

- les lavements et les clystères étaient sensés évacuer les humeurs par le rectum.

- les abcès de fixation devaient "*dévier*" le mal sur les parties du corps non concernées par la maladie. Des sétons formés d'une cordelette, ou cordonnet de coton, de soie, de ruban ou de bande de toile, imbibés d'essence de térébenthine ou d'autres substances vésicatoires étaient glissés sous la peau. On employait aussi la racine de l'hellébore noire (connue actuellement sous le nom de rose de Noël). Enfin, les "*plumaceaux*", gâteaux de charpie aplatis à la main, servaient de drains pour l'écoulement des abcès. Ce terme de plumaceaux provenait de l'Antiquité, où l'on utilisait des plumes pour drainer les abcès.

- les médicaments internes étaient administrés sous forme de boissons, de breuvages, de bols, de pilules, d'électuaires, grâce au billot, au nouet ou à l'armand.

- les médicaments externes étaient appliqués sous forme de cataplasmes, de céroènes (ou ciroènes), de charges (appelées encore rémoulades ou emmiellures), d'embrocations, d'onguents et de fumigations.

Toutes ces thérapies faisaient appel à des principes minéraux et surtout à des produits issus des plantes.

Ces considérations dogmatiques eurent le mérite de rapprocher la médecine du cheval de celle de l'homme. En revanche, elle hérita de cette dernière la rigidité des conceptions philosophiques et de l'absence d'esprit scientifique. Cette allégeance à la médecine humaine est nettement perceptible dans les traités ; elle conduit à de grossières erreurs.

Par exemple, Markham parle de l'épilepsie chez le cheval, mal quasi inconnu dans cette espèce: "*L'épilepsie appelée par les italiens, mal caduc, est chez l'homme le haut mal. Il prive pour un temps de l'usage de tous les sens. C'est une maladie rare chez les anglais, mais on la trouve souvent chez les italiens, espagnols et français. Maintenant on la rencontre souvent car les écuries anglaises ont souvent des chevaux de ces pays*".

De la même façon, dans le chapitre consacré aux maladies du foie, Markham cite les affections de la vésicule biliaire, absente dans cette espèce, notamment la "*pierre engendrée dans sa cavité*".

Cette médecine des écuyers ne doit pas être considérée comme étant la règle à cette époque. Transposée de la médecine humaine, elle était assez éloignée de celle pratiquée par les empiriques traditionnellement en charge des soins aux animaux. Illettrés, d'extraction modeste et emprunts de craintes religieuses et superstitieuses, leurs soins étaient souvent inefficaces quant ils n'étaient pas cruels. St Hubert, seigneur des Ardennes, était réputé guérir la rage. De telles croyances perduraient au 17<sup>ème</sup> siècle. Solleysel indiquait dans son *Parfait Maréchal* : "*Il est des lieux si éloignés de saint Hubert ou de la mer, qu'il est souvent mal aisé d'y pouvoir recouvrir*". Parfois, la croyance menait à la barbarie : pour vermifuger les chiens, on leur coupait la queue afin de "*tirer le ver*". Le chapelet des vertèbres caudales, qui apparaissait lors de blessure ou de nécrose, était assimilé aux anneaux de ver solitaire (Jarry 1984).

Ces deux écuyers eurent le mérite de compiler et de diffuser largement les connaissances des écuyers-soigneurs. Même si les traitements étaient rendus fantaisistes par les principes même des théories médicales, on reste étonné par la fidélité des descriptions et leur classification par les symptômes. L'examen de ces œuvres est source d'étonnement et d'humilité; elle nous révèle le passé ancien de notre profession à une époque où l'enseignement vétérinaire, en rationalisant le recrutement et la nature des connaissances, n'avait pas transformé la maréchalerie en science vétérinaire.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1. Bouvenot G et Delboy C** (1980) - *Histoire des grandes idées physiologiques*. Histoire de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire, collection dirigée par J. Poulet et JC Sournia avec la participation de M. Martigny, 1980, 8, 97 - 126
- 2. Jarry MD** (1984) - « L'art de guérir les animaux du 16<sup>ème</sup> siècle au 18<sup>ème</sup> siècle, pratiques magico-religieuses et médecine savant ». *Thèse pour le doctorat vétérinaire*, Lyon, n°58
- 3. Lemarchand C** (1986) - « Solleysel (1617-1680) Ecuyer et Hippiatre, père de la médecine vétérinaire moderne ». *Thèse pour le doctorat vétérinaire*, Créteil ( Alfort), n°127.
- 4. Markham G** (1666) - *Le Nouveau et Savant Maréchal*, traduit par le Sieur de Foubert, chez Jean Ribon, Premier Livre 168p, deuxième et troisième livre, 411 pages
- 5. Menncier de la Lance GR** (1917) - *Essai de bibliographie Hippique L à Z et supplément*, Lucien Dorbon, 2, 524-528.
- 6. Richoux B** (1999) - « La médecine vétérinaire au 17<sup>ème</sup> siècle d'après les oeuvres de Markham et Solleysel ». *Thèse pour le doctorat vétérinaire*, Créteil ( Alfort).
- 7. Repiquet A** (1890) - « Origine des Académies d'équitation ». *Rec.Méd.Vét.*, 1890, 568-574.
- 8. Smith F** (1976) - *The early history of veterinary literature and its British development* (originally published in Journal of Comparative Pathology and Therapeutics, 1912-1918). Allen J.-A and Co, 1, 222-289.
- 9. Solleysel J** (1698) - *Le Parfait Maréchal*, septième édition, chez Pierre Aubouyn et Charles Clousier, 2 tomes 546p et 396p.